

*Dumitru Tspeneag*

# Au pays du Maramureș

*Roman traduit du roumain  
par Alain Paruit*





Au pays du Maramureș

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE MOT SABLIER (*traduction partielle par Alain Paruit*)

ROMAN DE GARE

PIGEON VOLE (*publié sous le pseudonyme Ed Pastenague*)

HÔTEL EUROPA (*traduction par Alain Paruit*)

PONT DES ARTS (*traduction par Alain Paruit*)

Aux éditions Flammarion

*Traductions par Alain Paruit*

EXERCICES D'ATTENTE

ARPIÈGES

LES NOCES NÉCESSAIRES

Dumitru Tsepeneag

# Au pays du Maramureş

*Roman traduit du roumain  
par Alain Paruit*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

*Ouvrage publié avec le concours  
du Centre national du livre*

© P.O.L éditeur, 2001  
ISBN : 2-86744-820-4

*À mon lecteur préféré  
le docteur Pierre Wolkenstein*



Le téléphone sonne. Je ne bouge pas. Je le laisse sonner. Sa sonnerie me semble plus aiguë que d'habitude, une vraie crécelle. Normalement je le mets là, sur la table de chevet, à portée de la main, mais hier soir je l'ai oublié sur mon bureau. Je me suis couché et j'ai rêvé d'un énorme perroquet, noir comme jais. Il se posait sur le lit, à mes pieds, et avançait vers ma tête. Le lit tanguait comme un bateau sur les flots. L'oiseau, qui pouvait bien être un aigle ou, ma foi, un corbeau, tenait en son bec une tige de fer recourbée en S aux deux extrémités. Il tanguait aussi à sa manière, se dandinait comme un pingouin. Tant de mouvement me donnait vaguement le tournis...

Le téléphone m'a réveillé. Qui peut appeler à une heure aussi matinale? Marianne? Ou quelqu'un d'autre, mais à son sujet? La clinique Lewis, où elle est hospitalisée? Il lui est arrivé malheur!... Cette idée me pousse hors du lit : je geins doucement, j'ai mal au dos, comme tous les matins. Une loque, voilà ce que je suis devenu! Quelques pas jusqu'au bureau et je décroche (avec les appareils modernes, je risque de décrocher complètement, moi). Trop tard : on a coupé. Si c'était Marianne, je suis désolé. Comme elle ne peut pas imaginer que je suis sorti aux aurores, elle va penser que j'ai découché. Aussi bizarre que cela paraisse, elle reste jalouse, bien qu'elle ne le montre pas, bien qu'elle ne me fasse plus de scènes. La pauvre! Se payer le luxe d'être jalouse, dans son état... Elle me fait pitié, elle me fend le cœur. Je n'y peux rien

pourtant. Rien du tout. Espérons que ce bon docteur Lewis, je devrais dire cette bonne docteur Lewis, mais peu importe le sexe du guérisseur, obtiendra des résultats. Il semblerait que, pour le moment, le processus de... comment l'appeler?... de diminution soit enrayeré. Elle a maintenant la taille d'une petite fille. Une lilliputienne. Mais on dirait qu'elle ne rapetisse plus. Si elle s'arrête là, ce ne sera pas trop grave. Elle n'est pas moins mignonne qu'avant. Et pas plus vieille non plus. Ce qui lui arrive est sans rapport avec l'âge. Elle est d'ailleurs plus jeune que moi et, de surcroît, parfaitement conservée. Elle ne souffre pas du dos, elle. Et son taux de cholestérol dans le sang n'a pas atteint des limites pathologiques. N'empêche qu'il est inquiétant, et pour tout dire inacceptable, de s'amenuiser à ce point, de constater, si ce n'est tous les matins, du moins de temps en temps, mettons chaque semaine, qu'on a perdu un ou plusieurs millimètres. Il nous a fallu assez longtemps pour nous apercevoir qu'elle rapetissait, car c'était imperceptible au début. Et ensuite nous n'arrivions pas à y croire. Nous n'y faisons pas allusion, c'était pour ainsi dire un sujet tabou. Je ne sais plus lequel de nous deux a réalisé le premier ce qui se passait... Ni lequel a pris son courage à deux mains et s'est enhardi à en parler. Ce n'était pas facile ! Quoi qu'il en soit, l'un ou l'autre a fini par concevoir cette possibilité. Et y a pensé, de plus en plus. Surtout la nuit, aux heures d'insomnie, qui se multiplient avec l'âge. L'idée d'une Marianne peau de chagrin, qui se rétrécit lentement mais sûrement, nous obsédait l'un et l'autre. Comment l'accepter ? Nous l'avons d'abord rejetée, bien entendu, la jugeant saugrenue ou carrément absurde. Et nous ne la formulions pas, puisque cela aurait signifié s'y résigner. Il n'était en effet pas simple de nommer la chose. Un jour, j'ai vu Marianne marcher bras dessus, bras dessous avec Smaranda : celle-ci avait une tête de plus. Ce n'était pas une impression, c'était une évidence ! Les chaussures à talons hauts de Smaranda y étaient certes pour quelque chose, mais de toute façon leur différence de taille sautait aux yeux. Or il n'en avait pas toujours été ainsi. Peu d'années auparavant, les deux amies avaient à peu près la même taille, j'ose même affirmer que Marianne était un soupçon plus grande. Et comme Smaranda s'acharnait à porter des chaussures aux talons de plus en plus

hauts, elle la taquinait, je m'en souviens : « Tu es encore montée sur tes échasses, lui lançait-elle. Je vais bientôt devoir grimper sur une chaise pour t'embrasser. » La pauvre ! Elle ne croyait pas si bien dire...

Encore le téléphone. Cette fois-ci je me lève aussitôt et je m'empresse de répondre. Une voix qui ressemble à celle du docteur Gachet. Mais un peu plus nasale, et plus traînante. Je m'écrie :

– Ce cher docteur Gachet ! Ça fait un bail que je ne vous avais pas entendu. Et pas vu, alors là...

– Non, proteste mon interlocuteur, je suis bien médecin, mais je ne m'appelle pas Gachet.

– Alors qui êtes-vous ?

– Un lecteur. Je viens de finir votre dernier roman, *Pont des Arts*. J'ai eu un peu de mal au commencement, je l'avoue, à rentrer dans le premier chapitre... Ne m'en veuillez pas mais, voyez-vous, le ton des premières pages est assez... bizarre, j'emploierais le mot pédant si je ne craignais d'être compris de travers.

– Ne tournons pas autour du pot : il ne vous a pas plu !

– Si, si ! En fin de compte il m'a plu. Bien qu'il soit plutôt déprimant par endroits...

– Mouais...

– Il a aussi des parties agréables, amusantes, ajoute mon lecteur, généreux.

– Merci.

– Mais j'ai aimé par-dessus tout le texte de la quatrième de couverture. Génial ! C'est ce qui m'a fait acheter le bouquin.

– Il n'est pas de moi, ce texte.

– De qui, alors ?

– De mon traducteur.

– Non !

– Si, si, je vous assure.

– Ça ne fait rien ! Félicitez-le de ma part. Formidable, cette idée de littérature et de pont interactifs par définition. Elle doit quand même venir de vous...

– Non, je vous assure. Je n'étais même pas à Paris quand ce texte a été écrit.

– Vous étiez où ?

- En Roumanie.
- Tiens ! Qu'est-ce que vous y faisiez ?
- Comment, ce que j'y faisais ? Je vais de temps en temps dans le pays où je suis né...
- Vous êtes donc roumain ?
- Oui, je suis aussi roumain. Et depuis quelque temps j'écris de nouveau en roumain.
- J'ignorais qu'il y avait des écrivains en Roumanie.
- Et pourtant il y en a. Jetez un regard sur la couverture : « *traduit du roumain* ».
- Ah ! oui, en effet... Mais, dites-moi, vous habitez bien à Paris ?
- Oui, depuis une trentaine d'années.
- D'accord, alors ça s'explique.
- Qu'est-ce qui s'explique ?
- Vous habitez Paris depuis que vous étiez petit...
- Pas si petit que ça...
- Ah, bon ? Mais écoutez : c'est à cause de ce texte au dos du bouquin que je vous appelle, pour vous demander... il ne faut pas m'en vouloir si j'ose... n'allez pas croire que...
- Je vous en prie, osez ! Dites ce que vous avez à dire.
- Eh bien, je dois aller quelque temps aux États-Unis, pour un stage de plusieurs mois, et je participerai également à un congrès... Je ne vous cacherai pas quel plaisir ce serait pour moi si l'action de votre prochain roman... Si j'ai bien compris, vous travaillez sur une trilogie, n'est-ce pas ?
- Oui, une trilogie.
- Peut-être même une tétralogie, ha, ha !
- Il rit aux éclats. Il s'amuse sans doute à mes dépens. Il commence à m'agacer, ce lecteur ! Je ne réagis pourtant pas. Je suis curieux de voir où il veut en venir.
- Ce sont des spécialités de la littérature roumaine, reprend-il.
- Quoi ?
- Eh bien, la trilogie, la tétralogie... Ou peut-être, allez savoir ! La tartinologie...
- Pas du tout !

Je proteste avec indignation, puis je me dis qu'il a peut-être entendu parler de Breban. Qu'il l'a peut-être même lu.

Mon interlocuteur s'étrangle de rire. Je ne sais que faire. Je lui raccrocherais bien au nez, mais je n'ose pas. Mon éditeur prétendrait encore que j'ai attrapé la grosse tête, que je ne respecte pas les règles du jeu, surtout la première : le lecteur est roi.

– Qu'est-ce qui vous fait rire ? dis-je d'une voix suave.

– Ça vous dérange si un de vos lecteurs rit ? Après avoir lu votre bouquin, que devrais-je faire ? Pleurer ?

– Non, bien sûr, je préfère vous entendre rire. Seulement, je pensais que mon humour ne plaisait guère en France, où on cultive plutôt le calembour. Avouons que la langue s'y prête à merveille... N'est-ce pas ? Le calembour ou l'ironie. C'est-à-dire une remise en question de la langue et de l'autre, non de soi. Et alors mon humour, vous comprenez...

– Je comprends, je comprends...

– Les Français me prennent au sérieux et, au mieux, ils me plaignent. Rien à faire !

– Pourtant...

– C'est d'ailleurs pourquoi j'essaie de faire traduire mes livres dans les pays d'Europe centrale. Par exemple en Hongrie ou en Tchéquie. Ou au moins en Allemagne. Pour avoir ma petite chance auprès des lecteurs.

J'hésite à lui parler de l'humour romantique, du Witz. Ce ne serait sans doute pas la meilleure tactique pour mettre ce rieur de mon côté. Et puis, je ne suis pas tout à fait sûr que mon humour soit romantique. Il ressemble plutôt à ce qu'on appelle l'humour juif. Je me moque de moi pour que les autres ne le fassent pas. Je prends les devants !

– Quittons la théorie, dit-il. J'espère que vous avez compris pourquoi je vous appelle, ce que je vous demande.

– Pas vraiment...

– Je voudrais qu'une partie au moins de l'action de votre roman se passe aux États-Unis.

– Aux États-Unis ?

– Oui. Ça vous étonne ? Vous avez quelque chose contre les États-Unis ?

– Euh, non... Mais je les connais si peu. Je ne connais que New York, d'ailleurs superficiellement. J'y ai passé juste un mois, pas plus. Peut-être moins. Et c'était il y a plus de vingt ans. Pour être précis, en 1974.

– Ça ne fait rien. Il n'y a pas eu de gros changements depuis.

– Ça alors !

– Vous pouvez me croire. Moi non plus, je ne connais pas très bien New York. Je vais de temps en temps à Boston. Vous connaissez Boston ? Ce n'est pas loin de New York.

– Boston ?

– Oui, Boston. Vous ne connaissez pas Boston ?

– Non.

– Pourtant deux grands écrivains américains y ont vécu ! Si ce n'est trois. D'accord, ils n'y sont peut-être pas nés tous les trois...

– Ah, bon ? Comment s'appellent-ils ?

– Vous le savez bien. Inutile de feindre, vous n'êtes pas ignorant à ce point-là en matière de littérature américaine !

– Non, mais...

– De toute façon, si vous connaissez un peu New York, c'est parfait. Je ne pense pas qu'il y ait grand-chose de changé depuis 1974. Et puis New York, au fond, c'est l'Europe, et même la Mittel Europa. Pas besoin de connaître l'Amérique profonde pour en parler. Par contre, si vous voulez parler, je veux dire si vous voulez écrire quelque chose sur les États du Middle West, sur le Texas ou sur...

Quel moulin à paroles ! Tandis que je l'écoute bavasser à tort et à travers, la pauvre Marianne désespère peut-être de me rejoindre. Elle téléphone tous les matins, d'abord pour prendre des nouvelles du chat. Or il est en vadrouille, il n'est pas rentré depuis quelques jours. Je suis assez inquiet. Je n'ai pas osé le lui annoncer et je ne suis toujours pas décidé à le faire. J'ai peut-être intérêt à attendre deux ou trois jours. C'est ça les matous quand ils sont pris de frénésie, quand ils tombent sous l'empire des sens.

– Mon cher monsieur..., dis-je, tentant d'endiguer le torrent sonore qui déferle dans l'écouteur.

Mais mon lecteur est lancé. Il veut me vendre New York et Boston : il m'explique tous les avantages qu'il y a pour un écrivain

à planter le décor de son roman dans ces contrées si riches en types humains et en activités de toutes sortes. Voilà d'ailleurs la raison pour laquelle la littérature américaine est tellement admirée, et traduite dans toutes les langues de la terre.

– Il suffirait, poursuit-il, que vous achetiez un *Guide du routard*, le volume sur les côtes sud et est des États-Unis. Ensuite, si vous avez envie de connaître les lieux de près, faites un saut à New York. Quelques jours, pas plus...

– À New York ?

– Oui, à New York. Vous y êtes déjà allé, quoi !

– Pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

– Vous voulez connaître mon nom ?

– Eh bien, oui. Nous parlons depuis un quart d'heure, si ce n'est plus.

– Mon nom n'a aucune importance.

Je le sens s'énerver, se braquer, se raidir. Or, je ne veux pas le contrarier. Pas question de m'aliéner un lecteur qui a daigné me téléphoner et qui souhaite lire mon prochain roman. Je lui demande d'une voix où perce la compassion :

– Pourquoi dites-vous ça ?

Je donne peut-être l'impression d'être ironique, mais je vous certifie que telle n'est pas mon intention. Absolument pas ! Vous pensez bien que je ne vais pas me moquer d'un lecteur qui peut à tout instant me raccrocher au nez, je veux dire : fermer le livre et ouvrir la télé. Et alors, qui resterait en plan ?

Je m'approche de la fenêtre, le combiné à l'oreille : je crois voir notre matou dans le jardin de Maryse, près d'un buisson. Il n'est pas seul. Un peu plus loin, sous la marquise, j'aperçois Valérie, la petite chienne de Maryse, en train de se dandiner avec une certaine coquetterie. Son ventre touche presque la pierre grise. On dirait qu'elle est pleine ! Des œuvres de qui ?

– Je me nomme Wolk, docteur Wolk.

Encore heureux qu'il ne s'appelle pas Folk, docteur Folk ! Le représentant du peuple, du peuple des lecteurs... Je le pense, mais je le garde pour moi. Je ne suis sarcastique que dans ma tête, les mots qui sortent de ma bouche sont d'une politesse irréprochable.

– Enchanté, dis-je, espérant ainsi mettre enfin un terme à cette conversation. Tu parles ! Le docteur Wolk tient à savoir également si j'envisage de garder certains personnages de mes précédents romans. Il me questionne au sujet de Marianne, du matou, de Vasile, le peintre, et même de Fuhrmann, comme s'il ignorait que ce malheureux Allemand...

– J'ai été interne à l'Hôtel-Dieu, m'annonce-t-il, perçant mes pensées.

J'ai le sentiment que nos rôles sont en train... comment dire ? de se renverser, ce qui risque de m'agacer davantage. Or, je ne dois surtout pas m'énerver. Je tente encore une fois de mettre fin à cette conversation sans queue ni tête qui, en plus, s'essouffle, fatiguée, épuisée.

– Je tiendrai compte de vos suggestions, docteur Folk...

– Wolk !

– En effet, veuillez m'excuser... J'en tiendrai compte.

– Vous avez un autre personnage, Ion. C'est qui, au fond ?

Je suis pris au dépourvu. Je ne sais vraiment pas quoi lui répondre et je fais des efforts désespérés pour rester poli. Il me prend pour un indicateur de... Je cherche une formule pour conclure.

– Et à présent, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je voudrais bien me rasseoir à mon bureau, il est grand temps, croyez-moi, de me mettre sérieusement au travail. Sinon, qui sait quand je finirai ce que j'ai commencé...

– La tartinologie ?

– Comme vous voudrez..., dis-je avec le sourire modeste qui sied à un auteur, surtout lorsqu'il a la chance de causer avec l'un de ses lecteurs.

– Bon courage ! me lance le docteur Wolk, et il raccroche enfin.

Je retourne à la fenêtre, je l'ouvre, je ne vois plus le matou. Valérie non plus. Il fait assez froid. L'automne touche à sa fin, de plus en plus de feuilles jaunes, elles tombent les unes après les autres au moindre souffle de vent. Tiens, tiens ! Maryse a acheté deux nains de jardin : tous les deux barbus, coiffés l'un d'un bonnet rouge, l'autre d'un bonnet bleu. Celui qui a un bonnet rouge

ressemble à Paul Toma. L'autre aussi. Ils ont la barbe blanc jaune. Un corbeau sautille de l'un à l'autre. Il fait le messenger. Je pense qu'ils en sont déjà à se haïr. L'un autant que l'autre...

Je referme la fenêtre et je m'approche de mon bureau, où j'effleure des doigts l'ordinateur offert par Smaranda. Je ne m'assieds pas. Je vais et viens à travers la pièce en attendant que le téléphone sonne. Pauvre Marianne ! Si elle a essayé de m'appeler, c'était tout le temps occupé.

Au café *Le Cluny*, Zoe Rotaru se limait soigneusement un ongle, sans doute cassé. Sur la table, une tasse de café et un verre de whisky avec un glaçon. Sa jupe, très courte, remontait haut sur ses grosses cuisses. En revenant des toilettes, Fănică se dit d'abord que sa femme poussait un peu, puis il haussa les épaules et se résigna : au fond c'est la mode, on n'est plus en Roumanie à l'époque de feu Ceaușescu, on est à la veille de l'an 2000, au cœur de Paris. Mais l'hiver arrive, et voilà ma Zoe les jambonneaux à l'air... Ça peut pas protéger du froid, son collant, même s'il est fabriqué en jsaispasquoi ! Il s'assit sur sa chaise, décidé à lui dire le fond de sa pensée. Pourtant, il murmura seulement :

– Il fait plutôt froid, hein ?

– Froid ? s'étonna Zoe.

Tenant la lime en l'air, elle dévisagea son Fănică et leva les sourcils, les leva presque jusqu'à ses cheveux qui, depuis quelques mois, étaient redevenus noirs comme jais. Son front bas se ridait facilement. C'est un signe de sensualité, lui disait Fănică. Elle voulait bien le croire, mais elle en doutait depuis qu'elle avait vu une photo d'un certain Kafka et entendu des commentaires si insinuants à son propos qu'elle avait essayé de lire une de ses nouvelles. Elle n'en avait pourtant pas touché un mot à son physionomiste de mari. Il aurait été capable de lui expliquer que les traits du visage n'avaient pas la même signification chez les hommes et chez les femmes.

– Oui, il fait froid, répéta Fănică. C'est qu'on est déjà en novembre.

– L'automne indien..., s'exclama Zoe sur un ton enjoué.

Sa ressemblance avec Kafka ne descendait pas sous ses sourcils. Elle grossissait beaucoup depuis quelque temps. Elle n'osait plus se peser. Mais Fănică lui rendait des points. Quand on a un mari corpulent, on ne peut pas rester plate. Suivre un régime toute seule, ce n'est pas de la tarte ! Et puis, si on n'est pas chez soi, c'est encore plus dur... – Quoi, est-ce que c'est plus facile à Bucarest ? avait grommelé Fănică. Pour lui, rien de plus clair : Zoe rechignait à se mettre au régime. Voilà la vérité toute nue, toute crue. Et comme, au lieu de terminer la discussion, elle récriminait à propos de ceux qui ont le culot d'être gros et faux culs par-dessus le marché, Fănică avait vu rouge. – Comment veux-tu que je sois à mon âge ? s'était-il écrié, sincèrement indigné. Il n'est pas seulement gros, il est vieux en plus, s'était dit Zoe, mais elle s'était abstenue de tout commentaire. Tout comme Fănică s'abstenait à présent de la reprendre au sujet de l'automne indien. On pourrait appeler cela de la tolérance conjugale. Qui exige la réciprocité pour se manifester et durer. Or, plus Fănică prenait de l'âge, plus il montrait de sagesse. Son problème, c'est qu'il ignorait, enfin il ne pouvait pas s'assurer qu'il en allait de même pour Zoe...

Ils avaient rendez-vous au *Cluny* avec Grigore, son neveu, décidés tous deux à lui tirer les vers du nez, pour apprendre comment on se débrouille là-bas, aux States, d'où il rentrait. Au téléphone, il paraissait enthousiaste. Mais voilà qu'il était en retard... Et ce retard compromettait leur projet d'aller écouter le président Constantinescu, qui devait donner à la Sorbonne une conférence sur l'avenir de l'humanité et les chances de l'Est. Invité en tant que professeur d'université, il n'avait sans doute pas été reçu avec tous les honneurs dus à un chef d'État, ce qui ne signifiait pas qu'il était venu en France incognito ou comme une simple personne privée. Il serait sans doute accompagné à la Sorbonne par quelques fonctionnaires de l'ambassade et par deux ou trois gardes du corps.

– Mais qu'est-ce qu'il glande, ce Grigore ?

Fănică tira de son gousset un respectable oignon d'argent acheté jadis à Moscou et dont il n'était pas peu fier. Il le posa dans

sa paume – il avait les mains grosses et courtes –, hocha la tête, fronça les sourcils, puis déclara gravement :

– Il est tard.

Zoe ne lui demanda pas l'heure, ne regarda pas sa montre. En vérité, elle s'en moquait.

– Nous allons être en retard à la conférence, continua Fănică sur le même ton solennel.

– Qu'est-ce que ça peut faire ?

– Tu oublies que nous avons rendez-vous avec Hainăroșie devant la Sorbonne.

– Eh bien, il n'a qu'à attendre !

Zoe rangea la lime à ongles dans une poche de son sac à main, d'où elle tira un tube de rouge à lèvres et un petit miroir. Ce qu'elle y vit ne sembla pas lui faire plaisir. Elle essaya de déplier son front trop ridé, mais n'y arriva pas. Mécontente, elle fit une grimace qui rajouta quelques rides, aux coins de sa bouche. Jusqu'à son cou, dont elle était naguère si fière, qui commençait à se flétrir, à s'épaissir. Elle en trembla et jeta un rapide coup d'œil à Fănică. Mais il regardait ailleurs, les yeux perdus sur la foule qui grouillait derrière les vitres un peu embuées du café.

– On ne peut tout de même pas le laisser nous attendre dans la rue, répondit-il après une longue pause, et il consulta de nouveau sa montre.

– Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? Ce n'est pas de ma faute si Gore est en retard... L'un de nous n'a qu'à y aller tout de suite. Vas-y donc...

– Ce n'est pas grave, on a encore le temps, dit calmement Fănică.

– Alors arrête de me bassiner !

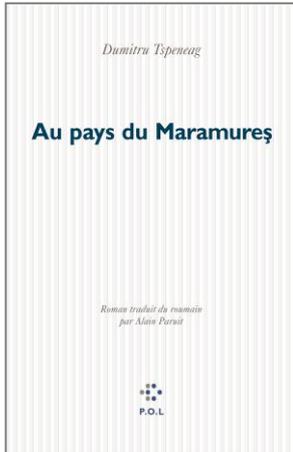
Grigore, tout sourire, apparut sur ces entrefaites. Il se faufilait entre les tables, la démarche chaloupée, en pliant les genoux comme un basketteur et en faisant toutes sortes de signes joyeux et facétieux. Presque blond, il ne ressemblait absolument pas à son oncle.

– Te voilà enfin, dit celui-ci. C'est pas trop tôt !

Grigore, Gore pour les amis, se pencha afin de baiser la main de sa tante, qui ne la lui donna pas : elle le prit par les épaules et l'embrassa bruyamment sur les deux joues. Puis il serra la main de

N° d'éditeur : 1723  
N° d'imprimeur : 010639  
Dépôt légal : mars 2001

*Imprimé en France*



Dumitru Tsepeneag  
**Au pays du Maramures**

Cette édition électronique du livre  
*Au pays du Maramures* de DUMITRU TSEPENEAG  
a été réalisée le 14 septembre 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mars 2001  
par Normandie Roto Impression s.a.  
(ISBN : 9782867448201 - Numéro d'édition : 2507).  
Code Sodis : N46629 - ISBN : 9782818011614  
Numéro d'édition : 230976.